

## CONFÉRENCE

### INTRO : POURQUOI CETTE CONFERENCE

Quand Frédéric m'a proposé d'intervenir dans le cadre de sa carte blanche ici à Pantin, j'ai pensé que cela serait pour moi l'occasion **d'avancer sur quelques hypothèses** qui flottait dans mon esprit comme des **pistes possibles** pour **lier ensemble** mes deux préoccupations, les deux champs de familiarité naturelle que sont 1/ **les pratiques artistiques** et 2/ la question de **l'habiter le monde**.

Les deux éditions des **Ateliers de Rennes** que j'ai menées à bien avec mon association Art to be et l'équipe qui m'entourait, ont sans doute été un moment de ce processus de **maturation** d'une **posture** possible dans le monde des arts et dans le monde tout court. C'est aussi pour moi une sorte de **préambule** à la proposition que je suis en train de préparer pour la Maison populaire de **Montreuil**, suite à l'invitation d'Annie Agopian à assurer le commissariat des expositions de 2011.

### ADR

Les Ateliers de Rennes ont été pour moi le moyen **d'interroger notre rapport au monde** par le biais de la **déconstruction de schèmes économiques dominants** aujourd'hui : *Valeurs croisées* s'attachait à questionner la **notion de valeur** d'un acte de production au sens large, en tentant de montrer, avec les artistes et par différents biais, le caractère étriqué de la valeur aujourd'hui ainsi que l'imposture de l'économie présentée comme science. Chaque portion de monde est traduite en chiffres, qu'elle soit matérielle, immatérielle, vivante ou inerte. Tout peut faire l'objet d'une transaction. Mais on se rend compte que la valeur n'est pas une affaire scientifique, que dans sa constitution interviennent des paramètres aussi irrationnels que les affects, la peur, le désir, l'espoir, la volonté de puissance.

On tente de tout modéliser et le modélisable ne vient pas à bout de la complexité et de l'imprévisibilité fondamentale du vivant. L'autopoïèse, l'autoorganisation du vivant échappe à la tentative de modéliser, de grammatiser, de contrôler, de faire dériver, et de prévoir.

*Ce qui vient*, la deuxième édition, se préoccupait justement de cette question de l'avenir, de notre relation à ce qui n'est pas encore là, pas encore advenu, à la manière dont l'économie tente d'hypothéquer ce qui n'est pas encore là, de le définir, de le prévoir, de modéliser l'avenir, pour mieux en tirer profit., si besoin avec des prophéties auto-réalisées. Ce qui vient tentait d'ouvrir quelques pistes, avec l'aide de grands penseurs comme Derrida, Rancière, Souleymane Bachir Diagne, etc. pour mettre en avant l'imprévisibilité de demain, le caractère fondamental et salutaire de la non-programmation de la vie, et donc notre liberté de décider ou d'agir. Face aux prédications des bureaux de tendances et des experts en prospective économique, les artistes nous donnaient à voir le caractère fondamentalement ouvert de l'avenir, que nous garantit l'absence de sens de l'existence.

### ABSENCE DE SENS

Et cette absence de sens me semble un point de départ très légitime pour agir. C'est à partir d'elle que se construisent les formes artistiques, qui ont donc la liberté de donner du sens, des sens, de façon ouverte, à ce qui n'en a pas.

L'absence de sens fait que *l'être humain est pour lui-même un grand problème, qu'il éprouve perpétuellement le besoin de résoudre sans jamais y parvenir véritablement*. Si l'on en croit Nietzsche, est beau un problème qui nous invite à nous

dépasser. Ce à quoi Guattari répond en disant que « la seule finalité acceptable des activités humaines est la **production d'une subjectivité auto-enrichissant** de façon continue son rapport au monde. »

### ZAPFE

Pour le philosophe norvégien Peter Wessel Zapfe (1899-1990), inconnu en France, inspiré par le pessimisme de Schopenhauer, et théoricien de la « **biosophie** » (littéralement la sagesse du vivant), l'être humain constitue une sorte **d'erreur** dans la chaîne du vivant. Il a été doté de capacités cognitives et mentales (connaissances de soi, compréhension) qui ne correspondent pas aux lois de la nature. Pour tenter de résoudre ou au moins de supporter cette incohérence, l'Humain adopte des stratégies que Zapfe a répertoriées.

La première est **l'isolation**, que Zapfe voit comme une démission totalement arbitraire de la conscience face à toute pensée ou tout sentiment perturbant ou destructif. Certaines formes de folie, d'enfermement religieux, d'autisme social, etc.

La seconde est **l'ancrage**, qui consiste à se créer des points de fixations à l'intérieur, ou de construire des murs autour du flot de la conscience. Les mécanismes d'ancrage permettent aux individus de diriger leur attention sur des valeurs ou des idéaux de façon constante. Il est à l'œuvre dans toutes les formes de l'existence sociale, par le biais de notions comme Dieu, la religion, l'Etat, la moralité, le destin, les lois de la vie, le peuple, le futur qui sont tous des exemples d'ancrage.

La troisième est la **distraction**, qui est assez proche de la première : regarder vers un point nodal critique en maintenant une captivation constante par tous les moyens, afin d'éviter que la conscience se tourne vers elle-même ;

La quatrième est la **sublimation**, qui consiste à détourner l'énergie depuis un champ négatif jusqu'à un champ positif où il s'agit pour le sujet de se mettre en distance pour contempler le problème de l'existence humaine d'un point de vue esthétique (poètes, écrivain, artistes). On peut discuter les termes de champ négatif et de champ positif, mais il est vrai que l'art est une tentative de transformer dans l'invention d'une forme un problème incommensurable et insoluble à partir de certains de ses aspects, et de partager cette forme avec d'autres.

### ANTHROPOCENE : IMPACT HUMAIN

On peut bien sûr discuter la validité du concept d'incohérence car qui dit incohérence dit qu'il y a quelque part un jugement, donc un sens (une instance qui peut décider de ce qui est cohérent ou incohérent). Il n'en reste pas moins que ce concept est une manière éclairante de considérer notre situation dans l'histoire du monde. Il est vrai que si nous y réfléchissons, si nous considérons un tant soit peu le temps cosmique tel que les connaissances actuelles permettent de l'évaluer (13,7 milliards d'années depuis le big bang et le début de l'expansion de l'univers, 3,5 milliards d'années depuis l'apparition de la vie sur terre), on peut considérer que la vie de l'espèce *Homo Sapiens* (environ 160 000 ans) est d'une durée dérisoire, l'équivalent de 4 secondes dans une journée de 24 heures. Et dans cette fraction de temps, déjà, son action a un impact destructeur sur l'écosystème qui l'a vu naître.

On parle aujourd'hui d'**Anthropocène** pour désigner une nouvelle ère géologique qui fait suite à l'holocène, en cours de destruction. L'anthropocène (terme inventé dans les années 1990 par Paul Crutzen (prix nobel de chimie) comporte le préfixe anthropo- qui désigne l'impact de l'humain sur le système terrestre. On situe son début vers 1800, à

l'aube de l'ère industrielle. Cette époque nouvelle a été déclenchée par le déstockage de ressources fossiles enfouies telles que le charbon, puis le pétrole et le gaz naturel. L'Anthropocène succéderait ainsi à l'holocène qui avait débuté il y a dix mille ans, avec les débuts de la civilisation (agriculture).

### D'OÙ VIENT L'ÉCOSOPHIE ?

L'une de ses principales filiations, **l'écologie profonde**, est née en 1973 dans un article du philosophe norvégien Arne Naess. Il y fait la différence entre écologie superficielle et écologie profonde. Là où l'écologie classique considère la satisfaction des besoins humains comme la finalité par excellence et le reste du vivant comme une ressource, selon une visée anthropocentrique, l'écologie profonde de Naess prône une valeur intrinsèque de la nature, et un même droit à la vie de tous les être vivants en tant qu'aspects d'une même réalité émergente. Il s'apparente à d'autres courants naissants aux Etats-Unis à l'époque comme le *Land Ethic* de Aldo Leopold ou *l'Environmental Ethics* de John Baird Callicott.

Cet engagement radical en faveur d'une critique de l'anthropocentrisme a été bouté hors de France par des hégémonies intellectuelles de droite, comme celle de Luc Ferry avec son *Nouvel Ordre Ecologique* (Prix Médicis 1992), qui a longtemps tenu lieu de référence dans nos Facultés de sciences politiques. *Le Nouvel Ordre écologique* faisait le lit d'un environnementalisme consensuel fondé sur la préservation de la nature à la seule fin de garantir le développement de l'espèce humaine, donc sur une vision anthropocentrique continuant de soumettre le non-humain aux besoins de l'humain.

Cette conception limitée, qui nourrit l'idéologie de la croissance verte et du label Monde durable, est très répandue dans les cercles influents des pays industrialisés pour lesquels le progrès technique suffira à dépasser la crise écologique, sans remise en cause nécessaire d'un point de vue idéologique, culturel, économique et industriel.

Ce bouclier idéologique explique que les penseurs de l'écologie profonde ne soient reconnus qu'aujourd'hui, et encore, par un public concerné, et qu'un ouvrage majeur comme celui d'Arne Naess, *Ecology, community and life-style*, édité en 1989 aux Etats Unis, ait été traduit en français seulement vingt ans plus tard, par MF éditions, une maison dont les choix éditoriaux sont connus pour arpenter des zones éloignées des courants dominants.

Hicham-Stéphane Afeissa, spécialiste en la matière, décrit l'écologie profonde comme « une vaste nébuleuse intellectuelle où se mêlent indistinctement des éléments de spiritualité, des données d'analyse scientifique, des propositions métaphysiques, toute une philosophie de l'environnement que Naess développera patiemment jusqu'à la fin de sa vie, non pas dans la solitude du penseur génial, mais dans la collaboration étroite avec un nombre de plus en plus grand de disciples, d'amis et de collègues qui transformeront la *deep ecology* en une plateforme de principes d'inspiration expressément pluraliste, et en un mouvement socio-politique d'envergure mondiale. »

Le principal ouvrage sur l'écologie profonde du philosophe norvégien est donc *Ecologie, communauté et style de vie*. Arne Naess y pose les bases de l'écosophie, qui se différencie de l'écologie en ce qu'elle n'est pas une science, mais une philosophie pratique dont l'objet est une préoccupation active pour les conditions de vie des êtres en interaction les uns avec les autres et avec leur environnement. Etymologiquement, l'écosophie, comme la philosophie, se rapporte à la sagesse, laquelle a ici pour objet l'*oikos* : le foyer

des terriens (et je ne dis pas le foyer humain, car le qualificatif terrien est plus large que pour la seule espèce humaine). Cette praxis s'appuie sur ce qu'il appelle la plateforme de l'écologie profonde, laquelle articule huit principes essentiels :

1. L'épanouissement de la vie humaine et non humaine sur Terre a une valeur intrinsèque. La valeur des formes de vie non humaines est indépendante de l'utilité qu'elles peuvent avoir pour des fins humaines limitées.
2. La richesse et la diversité des formes de vie sont des valeurs en elles-mêmes et contribuent à l'épanouissement de la vie humaine et non humaine sur Terre.
3. Les humains n'ont pas le droit de réduire cette richesse et cette diversité sauf pour satisfaire des besoins vitaux.
4. Actuellement, les interventions humaines dans le monde non humain sont excessives et détériorent rapidement la situation.
5. L'épanouissement de la vie humaine et des cultures est compatible avec une baisse substantielle de la population humaine. L'épanouissement de la vie humaine nécessite une telle baisse.
6. Une amélioration significative des conditions de vie requiert une réorientation de nos lignes de conduites. Cela concerne les structures économiques, technologiques, et idéologiques fondamentales.
7. Le changement idéologique consiste surtout à apprécier la *qualité de vie* (en restant dans un état de valeur intrinsèque) plutôt que de s'en tenir à un haut *niveau de vie*. Il faut se concentrer sérieusement sur la différence entre ce qui est abondant et ce qui est grand, ou magnifique.
8. Ceux qui adhèrent aux principes ci-dessus ont l'obligation morale d'essayer, directement ou non, de mettre en oeuvre les changements nécessaires."

Naess parle de simplicité des moyens et de la richesse des fins, et fait la différence entre valeur instrumentale et valeur intrinsèque, arguant que nos jugements de valeurs les plus hâtifs sont instrumentaux. Il prône l'établissement de normes, dont les principes tout juste énumérés sont des exemples, sans lesquelles nous ne pouvons agir.

On peut voir dans certains grands penseurs du 19<sup>ème</sup> et du 20<sup>ème</sup> siècle des précurseurs, des inspirateurs ou des voisins plus ou moins lointains de cette pensée.

> Charles Fourier (1772-1837) qui avait vu dans la dégradation de la nature la main humaine et dans le mode d'organisation sociale un moteur d'aliénation.

> Gabriel Tarde (1843-1904) : qui refondait après Marx la théorie des valeurs en y adjoignant des dimensions non rationnelles comme les croyances ou les affects.

> Henri Bergson (1859-1941), dont la pensée de l'évolution créatrice, du temps comme durée, et du caractère mouvant de la conscience ouvraient la voie à des conceptions nouvelles de l'esprit humain et du rapport âme-corps.

> Jacques Ellul (1912-1994) et Bernard Charbonneau (1910-1996) qui dénoncèrent ensemble très tôt le gigantisme et la dépersonnalisation de la vie quotidienne, et qui, dans les années 1930, appellèrent à une "révolution de civilisation" fondée sur le projet d'une "cité ascétique" où la qualité de vie et la solidarité sociale priment sur le productivisme et l'individualisme. On doit à Jacques Ellul une formule qui a fait florès : "Penser globalement, agir localement" et à Bernard Charbonneau une autre maxime tout aussi pertinente : "On ne peut poursuivre un développement infini dans un monde fini".

> Gilbert Simondon (1924-1989) : dont la pensée sur le rapport de l'homme au vivant s'est cristallisée autour de deux concepts, l'individuation et la transduction. Simondon a beaucoup influencé Deleuze et commence aujourd'hui à devenir une référence.

> Ivan Illich (1926-2002) : qui a théorisé la tendance monopolistique et contre-productive des systèmes devenus trop grands.

## **GUATTARI**

Mais c'est surtout sur Félix Guattari que je m'arrêterai quelques instants, car il est l'autre penseur à faire de l'écophilosophie un concept fondateur pour développer de nouvelles modalités d'existence humaine, à l'ère de ce qu'il définit comme le Capitalisme Mondial Intégré. Pour Guattari, « *La production pour la production, l'obsession du taux de croissance, que ce soit sur le marché capitalistique ou en économie planifiée, conduit à de monstrueuses absurdités.* » C'est ce qui l'amène à concevoir que « *La seule finalité acceptable des activités humaines est la production d'une subjectivité auto-enrichissante sans cesse son rapport au monde* ».

C'est aussi en 1989 que paraît son ouvrage *Les trois écologies*, dans lequel il présente sa vision de ce concept, sans référence aucune à Arne Naess, dont on ne sait pas à ce stade ce qu'il en connaît.

L'écophilosophie est pour lui une écologie générale, qui s'oppose à l'écologie restreinte dont s'accommode depuis 20 ans le capitalisme vert. L'écologie restreinte s'en tient à la sauvegarde des ressources et au contrôle des pollutions, en vue de garantir à l'humain (d'Occident) la perpétuation de sa croissance.

L'écologie générale à laquelle aspire Guattari articule les différents niveaux de l'existence au travers de trois écologies : environnementale, sociale et mentale.

L'écologie environnementale est celle que l'on connaît, la conduite des relations de l'humain avec la nature.

L'écologie sociale concerne le rapport de la subjectivité avec l'entité sociale et veut s'opposer au capitalisme mondial intégré, en recréant des espaces d'économie individuelle, autonome, et des rapports sociaux ou familiaux "réinventés" ; il s'agit de reconstruire l'être-en-groupe, non pas de l'extérieur, en décrétant leur existence par des effets de communication mais de l'intérieur, par des mutations existentielles portant sur l'essence de la subjectivité. Ce qui rend nécessaire « la mise en oeuvre de pratiques effectives d'expérimentation aussi bien à l'échelle micro-sociale qu'à de plus grandes échelles institutionnelles.

Enfin l'écologie mentale, pour le psychanalyste dissident qu'est Guattari, permet la réhabilitation de la subjectivité, de la singularité, la ré-invention du « rapport de la psyché au corps, au fantasme, au temps qui passe, aux mystères de la vie et de la mort. » Le pivot de cette pensée est le concept de subjectivité, pour lequel le sujet n'est pas celui qu'on croit. Plutôt que sujet en tant qu'individu, Guattari parle de composantes de subjectivation, qui sont reliées à des territoires existentiels qui dérivent les uns par rapport aux autres. Ce processus de subjectivation est constitué par une forme d'évolution, de création, d'auto-production, l'auto-poïèse. Un sujet peut être une instance collective de subjectivation, il est en fait toute instance fondatrice de l'intentionnalité. « Il s'agit de prendre le rapport entre le sujet et l'objet par le milieu » dit Guattari, c'est à dire de ne pas adopter la position du sujet qui a une emprise sur l'objet, ni de s'en tenir à l'objectivité des choses sans admettre le lien qui nous raccorde à elles.

Félix Guattari conçoit l'objet écophilosophique comme articulé selon quatre dimensions : celles de flux, de machine, de valeur et de territoire existentiel.

- le flux car un écosystème est toujours un enchevêtrement de flux homogènes et hétérogènes qui s'articulent entre eux ;

- la dimension machinique : Guattari ne trace pas de frontières stables entre les sujets et

les objets, entre l'humain et le non-humain. Le concept de machine est là pour donner une dimension de rétroaction cybernétique, d'autopoïétique, c'est-à-dire d'auto-affirmation ontologique. Une machine fonctionne tout simplement, elle est une processualité ouverte mise en mouvement par des conjonctions d'hétérogénéités ; elle n'est pas, dans sa pensée, des moyens pour une fin, « Elle est travaillée en permanence par toutes les forces créatrices des sciences, des arts, des innovations sociales qui s'enchevêtrent et constituent une mécanosphère enveloppant notre biosphère. »

- la dimension des valeurs, car l'objet écosophique est non seulement autopoïétique, mais aussi porteur de valeurs et de perspectives de valorisation. Il permet de repenser la problématique de la valeur, y compris la valeur économique et d'articuler la valeur capitalistique, la valeur d'échange au sens marxiste, avec les autres systèmes de valorisation comme les systèmes sociaux, les groupes, les sensibilités individuelles, artistiques, religieuses ; et cela, sans que la valeur économique les surplombe, et les écrase tous.

- La quatrième dimension est celle de la finitude existentielle qui caractérise le plus l'objet écosophique : l'objet écosophique est un territoire existentiel qui n'est pas éternel, il a une naissance et une fin, mais il peut muter dans autre chose, nourrir autre chose, se transformer, ou disparaître. Donc il n'y a pas de transcendance, quelque chose qui perdurerait dans le temps et constituerait une vérité permanente et universelle. Il n'y a pas de déterminisme, c'est à dire pas de rapport de causalité stable. Si une chose entraîne une autre, on ne peut pas savoir à l'avance ce que sera la généalogie, la transmission, et cette généalogie fondera une historicité valable pour elle-même. Ce qui est intéressant là, c'est que cette pensée permet d'entrevoir et d'encourager la possibilité d'un recommencement à partir du chaos, d'une liberté de refondation d'un territoire existentiel à tout moment, à partir de tout contexte.

Plutôt que d'élaborer des stratégies de résistances à l'anthropocentrisme et au capitalisme, Guattari nous propose avec l'écosophie de construire une praxis transversale au clivage anthropocentrisme / biocentrisme, une praxis qui serait sa propre référence, une éco-référence. Cette praxis obéit à une prise en compte des intensités (des zones de condensation du réel, du sens et du sensible) qui traversent tout le champ du réel et que les arts, en particulier, contribuent à rendre perceptibles et productives de subjectivité ou de singularité. C'est comme si l'écosophie ouvrait à un mode de penser, de faire et de créer qui pouvait prendre la liberté de commencer n'importe où et s'arrêter n'importe où, pourvu qu'il prenne pied dans l'Oïkos, dans un contexte habité, peuplé, que l'on traverse et qui nous traverse.

Pour Félix Guattari, la fonction poétique consiste à agencer des processus de subjectivation propices à transformer les forces négatives qui minent l'existence humaine, dans une ère de contraction du monde, en une production de soi (soi individuel, soi collectif) toujours renouvelée.

Afin d'esquisser une posture possible en tant qu'opérateur artistique collaborant avec des artistes, des penseurs, des acteurs sociaux, et des acteurs tout court, une posture qui pourrait reposer sur certains des principes énoncés ci-dessus, il me semble que la notion de rapport, de relation, est à considérer au premier chef, comme étant le pivot des approches écosophiques de Naess et de Guattari.

## **RELATION**

La pensée de la relation ne peut plus être une pensée du sujet en face duquel les éléments non-humains du monde seraient des objets uniquement destinés à une utilité. Si l'on considère la figure bien connue du rhizome pour caractériser une pensée ou une situation, cette dernière est à prendre ni par le sujet, ni par l'objet, mais par le milieu, car sujet et objet se transforment l'un l'autre. Il n'y a pas des objets, pas de terre, pas de nature, mais un monde : pas de milieu humain qui ne soit humain sans être transformé par ce milieu et ce qui s'y trouve, et par le dehors de ce milieu. Et cette transformation est le lieu de la singularisation et de l'enrichissement des êtres humains.

Dans le cosmos, il n'y a rien qui ne puisse être relié. Tout est là. Ce qui n'est pas relié est ce qui n'est pas perceptible par nos outils, et même cela est relié par le fait que la conscience de notre ignorance elle-même informe notre rapport au monde.

Les rapports, les liaisons créent des zones ou des flux d'intensité au contact desquelles nous changeons. Ces rapports peuvent être ce qui constitue, et tout autant, ce que constituent les œuvres d'art. Zones d'intensité, de condensation du sens et du sensible, ces dernières peuvent être décrites avec Arne Naess comme des *gestalts*, qui « lient le Je et le non Je dans un tout. Si bien qu'il n'y a pas d'isolation entre l'individu et la réalité ». Pour lui, le relationnisme a une valeur écosophique parce qu'il balaye l'idée selon laquelle les organismes sont isolables de leur milieu. Même l'idée d'une interaction entre l'organisme et son milieu est fautive. Car il s'agit plus d'un continuum et l'organisme lui-même est un ensemble d'interactions. Les organismes présupposent un milieu (si une souris était plongée dans du vide, elle disparaîtrait. S'il y a organisme, il y a milieu. Naess utilise le terme de *gestalt* pour désigner la forme d'une chose en relation avec les choses qui sont là, autour, à cet endroit et à cet instant.

« Dans une œuvre d'art, dit-il, c'est la *gestalt* qui en est, peut-être, la finalité la plus profonde. Elle nous aide à unifier nos perceptions et, en langage simple, elle donne sens aux choses, nous protégeant par là, tel un bouclier psychique, contre l'entropie spirituelle et sociale. Si l'art est puissant dans sa *gestalt*, comme la nature elle-même, il devient source de renouvellement et de valeurs. »

Cette approche relationnelle de nos formes de vie (pas seulement humaine) est au cœur des œuvres, au cœur de l'art. Et si l'on entend ce que nous disent Naess et Guattari, et bien d'autres avec eux, il n'est pas de recoin de l'existence, de la vie sociale, du système économique qui ne devrait échapper à la puissance de l'art, à son imprévisibilité, à son acuité, et surtout à sa force de subjectivation. Dans un monde idéal, l'art nourrirait continuellement ce rapport à l'énigme de l'existence, permettrait de faire de cette question insoluble le moteur d'une production de soi libérée de l'obligation d'y répondre. Mais pas seulement en se réfugiant dans des lieux spécifiques préservés du bruit des échanges du monde. En s'immisçant dans les rapports sociaux et économiques, en nourrissant des dynamiques de transformation, en initiant des processus de transfiguration du quotidien.

Les philosophies que nous venons d'aborder annoncent un changement très profond de paradigme, et les notions liées à l'idée de substance, de transcendance (l'identité nationale, l'Etat-nation, l'expertise, etc.), n'en finissent pas de perdre de leur pertinence dans un monde où tout est relié, comme nous l'avons vu.

Ainsi, on pourrait imaginer une identité artistique plus diffuse, partagée, transverse, immanente à un contexte donné.

Il s'agit donc de s'interroger sur les processus artistiques, et l'élaboration de contextes de

création qui pourraient faire se rencontrer des subjectivités, des êtres, des choses, et qui pourraient donner lieu à des productions dont les finalités ne seraient autres que celle de l'enrichissement de notre rapport au monde. Un opérateur artistique doit se demander aujourd'hui comment accompagner les acteurs de ces processus dans un mouvement transversal aux univers cloisonnés, qui convoquerait ensemble des niveaux de regard et d'intervention divers et pourrait générer des manières d'être au monde assumant pleinement leur singularité.